

Frédérique Meichler est journaliste au quotidien « L'Alsace » à Mulhouse, ville-monde. Dans le cadre de son travail, elle côtoie régulièrement des personnes d'origine étrangère. Elle s'intéresse en particulier à l'immigration et à la question des demandeurs d'asile.

Darek Szuster, né à Wroclaw en Pologne, est photographe de presse pour le quotidien « L'Alsace » à Mulhouse depuis dix-neuf ans. Outre de nombreuses expositions autour du festival « Jazz à Mulhouse » devenu « Météo », il expose ses travaux sur la vie quotidienne dans la Pologne post-communiste au Temple St Etienne en 2004 ainsi que des photographies issues de son reportage sur les fêtes religieuses en Afrique. Il est un observateur attentif de la ville de Mulhouse, de ses habitants et de ses mutations.

Tisseuses de fraternité

Frédérique Meichler
& Darek Szuster

Les Femmes-relais, vingt ans

Le groupe Femmes-relais a été fondé dans le quartier historique Franklin-Fridolin de Mulhouse, à la rentrée de septembre 1995. Il compte à ce jour une quarantaine de personnes d'origines et de cultures différentes qui se retrouvent pour organiser des événements avec les partenaires du terrain. Cette expérience a permis à toutes ces femmes d'apprendre à connaître leur quartier, pour certaines, de développer leur connaissance de notre société, ses règles et son mode de fonctionnement, tout en participant à des actions collectives au service d'autres habitants. C'est un modèle du « vivre ensemble », pratiqué de manière simple et efficace. Le groupe, basé sur l'entraide et la solidarité, continue à accueillir des personnes qui arrivent dans le quartier. Chacun des membres apporte son savoir-faire, son savoir-être au service des autres. Sa diversité constitue sa force et lui confère la reconnaissance de tous. Cette expérience de vingt années est un exemple à suivre, elle fait partie intégrante du projet du centre socioculturel Papin qui s'est choisi comme mots-clés : Fraternité, Solidarité, Citoyenneté. Cet ouvrage, qui rassemble une quinzaine de portraits, vous permettra de découvrir l'identité plurielle des Femmes-relais et des parcours singuliers qui ont tous convergé à Mulhouse. Au fil du temps, le groupe a grandi. Certains de ses membres sont là depuis sa création, fidèles au poste, d'autres n'ont fait qu'un bref

passage, d'autres encore nous ont quittés. Pour leur rendre hommage, nous publions ci-dessous la liste de toutes les personnes qui font la richesse de la grande famille des Femmes-relais du centre Papin.

Joël Texier, directeur du centre socioculturel Papin
Pauline Cuny-Andrieu, présidente

Semiha Sipahi, Rachel Ben Guettib, Yamouna Khlifia,
Nadia Probst, Paulette Walter, Maria Pineihro,
Mevludiye Güteryüz, Hacer Uzun, Havagül Öztepe,
Sevim Akbaş, Farida Messaoudi, Gülsüman Tekin,
Bahar Yiğit, Feyhan Askara, Seyhan Aydermir,
Chantal Burri, Sylvie Burri, Chantal Groer,
Nora Bouzelifa, Marie-France Vermeulen,
Serefnaz Kaygun, Antoinette Nayimbi, Fatma
et Gül Ünlüdag, Nuran Genç, Ilknur Ipek, Emel Özkan,
Azemi Sallah, Frédérique Kopf, Aïcha Bordji,
Khadija Ourouh, Christine Schleader, Fatiha Moussaoui,
Angéline De Vasconcelos, Kheira Mekki,
Nicole Ben Abdou, Mildred Baumlin, Carmen Ledain,
Hülya Genç, Cennet Aydin, Nadia Belhouchet,
Melliaze Malouast, Djamilia Mekki, Fatima Fakir,
Rakia Khasasse, Aziza Dridi, Caroline Husson,
Cathy Weber, Anne-Marie Cratère, Gülnaz Mordoğan,
Saliç Arslan, Güllü Çullu, Patrice Bertrix,
Ahmed Channani, Frédéric Ghabdane.
Ceux qui nous ont quittés : Zühal Güneş,
Sandrine Gerometta, Jean Cratère.

L'expérience de la générosité

J'ai fait la connaissance de Semiha Sipahi au début des années quatre-vingt-dix lorsqu'elle a été nommée médiatrice interculturelle au centre socioculturel Papin, structure implantée au cœur de la Cité ouvrière de Mulhouse. Dans le cadre de mon travail de journaliste à la rédaction locale de « L'Alsace », j'ai eu plusieurs occasions de croiser les Femmes-relais, ce groupe qu'elle avait formé en réunissant des mères de famille du quartier rencontrées devant les écoles ou au centre social. Engagées au quotidien dans des petites actions modestes et efficaces, ces femmes sont devenues des partenaires précieuses dans les fêtes de quartier, les kermesses scolaires, les initiatives citoyennes. Elles étaient souvent citées en exemple lors de visites ministérielles...

En 2004, Semiha Sipahi a organisé avec le groupe un premier voyage en Turquie, associant des Femmes-relais et des acteurs de la vie sociale à Mulhouse : enseignants, bénévoles et formateurs de centres sociaux, travailleurs sociaux. Objectif : permettre aux uns et aux autres d'apprendre à se connaître dans un contexte différent de celui du travail. Faire découvrir la richesse culturelle d'un pays aux participants français comme aux familles immigrées et à leurs enfants qui, souvent, n'ont qu'une connaissance parcellaire de cette culture.

Semiha Sipahi m'a proposé de participer à ce voyage, puis

à d'autres qui ont suivi. J'ai pu mesurer sa capacité et son enthousiasme à rassembler, l'intelligence de son intuition pour faire tomber les préjugés.

Ces périples où nous avalions beaucoup de kilomètres nous ont menés au cœur de la société turque, celle des villes et celle des campagnes. Dans des lieux où on croise rarement des touristes comme, par exemple, en 2010, dans le petit village de Üçkaraağaç, perdu dans les montagnes d'Anatolie à l'est d'Ankara. J'ai découvert à cette occasion que deux-cents familles turques de Mulhouse étaient originaires de cette région.

J'ai rencontré dans une même famille trois générations. Le grand-père avait immigré en Allemagne après un bref passage à Mulhouse au début des années soixante-dix, il était revenu au village après son licenciement économique. Il avait pu investir sa prime et vivait une retraite paisible, entouré des siens. Son fils, âgé de quarante-cinq ans, avait fait de multiples tentatives d'installation en France et vécu quatorze ans à Mulhouse sans jamais parvenir à obtenir des papiers. Son petit-fils avait épousé une jeune femme franco-turque de Mulhouse et attendait au village le moment de retrouver son épouse et leur enfant dans le cadre d'un regroupement familial...

Le matin gris et pluvieux de notre départ, nous avons entendu l'appel du muezzin à la mosquée et croisé les hommes du village qui allaient à la rencontre d'un cercueil, celui d'une femme d'Üçkaraağaç qui avait vécu à Mulhouse et qui faisait là son dernier voyage, pour reposer dans la terre de ses ancêtres.

Lors de ces périples, des membres du groupe des Femmes-relais nous servaient de guides et d'interprètes, nous étions hébergés par leurs familles restées au pays. Elles étaient heureuses et fières de partager cette culture d'origine avec ces Français qui jusqu'alors semblaient peu s'intéresser à leur histoire. Je me souviens de discussions animées et passionnantes, jusque très tard dans la nuit, des échanges intenses, des parties de rire aussi.

Dans des grandes mégapoles comme dans des petites communes reculées, des enseignants du quartier de la Cité ont retrouvé les grands-parents, oncles ou cousins de leurs élèves mulhousiens. Ils sont rentrés bouleversés de ces voyages. Passer le seuil d'une maison de culture étrangère, c'est souvent faire l'expérience de la générosité. Combien de fois, lors de mes reportages de proximité dans des immeubles HLM ou derrière les portes de vieilles bâtisses du centre-ville, j'ai redécouvert le sens profond du mot hospitalité ? « *Dans notre religion, on dit que l'étranger est un envoyé de Dieu* », m'a expliqué un jour une grand-mère turque qui ne voulait pas me laisser repartir avant que j'aie terminé l'assiette copieuse qu'elle m'avait servie en plein après-midi...

Je n'oublierai pas non plus cette petite dame kurde ridée comme une vieille pomme qui avait participé à un atelier photographique dans le quartier des Coteaux. Elle photographiait frénétiquement autour d'elle, fascinée de pouvoir capturer grâce à cet outil magique des bouts de paysages, elle qui dans son exil, avait laissé un village kurde rayé de la carte dont elle ne possédait aucune image.

Dans le bref moment que nous avons passé ensemble, je l'ai interrogée sur son parcours, je lui ai demandé pourquoi elle prenait tant de plaisir dans cet atelier... Elle avait énormément de difficulté en français, je ne comprenais qu'entre les lignes ce qu'elle me disait. Elle parlait aussi avec ses yeux, ses gestes, tout son corps exprimait l'urgence de partager ce qu'elle avait vécu.

Le seul fait de m'être approchée d'elle, d'avoir prêté une oreille attentive pour saisir quelques bribes de sa vie avait fait de moi son amie. Au moment de nous quitter, cette femme que je ne connaissais pas le matin-même m'a prise dans ses bras, m'a serrée avec tendresse, a saisi mes mains dans les siennes en me noyant dans des sourires de reconnaissance.

Lorsque Semiha Sipahi m'a demandé si je pouvais apporter une contribution à la fête du vingtième anniversaire du groupe des Femmes-relais, j'ai pensé immédiatement à réaliser leurs portraits. Pour des raisons matérielles, je n'ai pas pu les rencontrer toutes. Que toutes cependant soient ici remerciées. Je me suis rendue chez elles, chacune m'a livré l'histoire de sa vie comme on parle à une confidente, en toute confiance.

Elles ont beaucoup vécu.

J'ai été frappée par leur courage, leur capacité à surmonter les épreuves. Le groupe des Femmes-relais a souvent joué un rôle important, il a été la porte pour sortir de l'isolement, tisser des liens avec la société d'accueil. C'est aussi le lieu de la générosité, de la parole et des projets partagés.

Pour toutes, Semiha est un repère, une grande sœur bienveillante. Les personnes d'origine turque l'appellent d'ailleurs « Ablâ » (« Sœur aînée »), un terme qui traduit le respect et toute l'estime qu'elles lui portent. Le portrait de « Semiha Ablâ » s'imposait dans cet ouvrage, c'est aussi celui qui clôt la série.

F.M.



Femmes debout

Loin des couvertures glacées des magazines, du brouhaha assourdissant de notre civilisation et des vedettes d'un jour autoproclamées, j'ai rencontré et photographié quinze héroïnes silencieuses du quotidien.

Ces femmes de tous âges - je pourrais être le petit-fils, le fils ou encore le frère de certaines d'entre elles - m'ont impressionné par leur courage, leur résistance, leur ténacité. Je souhaitais, par mes portraits photographiques, poser sur elles un regard tendre, manifester ma reconnaissance face à des chemins de vies souvent sinueux ayant en commun leur point d'arrivée : le Centre Papin.

Au moment de la prise de vue, un sourire s'affichait spontanément sur leur visage, comme pour dire à ceux qui auront entre leurs mains ce livre : « *Tu vois, malgré tout je suis là et j'arrive encore à trouver le bonheur d'être avec toi, avec les autres* ». Très vite, j'ai choisi de réaliser les portraits de nos quinze héroïnes à leur domicile, dans leur intimité, car peu importe d'où elles viennent, elles sont ici chez elles : elles ont décoré leur intérieur, accumulé des souvenirs du passé et de leurs voyages. Pendant les courts instants d'échanges que j'ai eus avec elles durant les prises de vue, elles ont toutes été très généreuses et je crois maintenant, après lecture de leurs parcours de vie, que c'est justement cette générosité qui leur a permis de rester debout. C'est comme ça que je les ai connues, c'est comme cela que je les ai photographiées : des femmes debout.

D.Sz.



Aïcha

Aïcha Hamdoun-Bordji,
née en août 1951 à Chaouen,
près de Tétouan, au Maroc.

*« J'ai tout appris ici. J'ai pu travailler, éduquer mes enfants,
j'ai trouvé la sécurité matérielle, j'étais chez moi,
personne ne me commande. »*

Aïcha Hamdoun-Bordji ne connaît pas sa date de naissance. Elle sait simplement qu'elle est née en 1951. « *Je le sais à cause des papiers* », indique-t-elle. Sur sa carte de séjour, en face de la mention « date de naissance » il est écrit : 00.00.1951.

« *Ma mère m'a dit que c'était un mercredi, mais je ne sais pas le jour ni le mois de l'année 1951, peut-être au mois d'août...* » Aïcha a grandi avec ce mystère-là, c'était monnaie courante dans les années cinquante au Maroc. Elle est originaire de Chaouen, un village de montagne situé près de Tétouan, dans le Rif, au sud de Tanger. « *Mon père était paysan, on avait une ferme avec des animaux, jusqu'à dix vaches, deux chevaux, des poules, des moutons, des chèvres et beaucoup de chiens...* » Aïcha a grandi au milieu d'une fratrie très nombreuse, « *cinq garçons, deux filles, mais il y a eu quatorze enfants en tout. Plusieurs sont morts en bas-âge.* » Elle était la neuvième dans la lignée. Une place confortable : elle a un souvenir très heureux de cette époque dans la ferme familiale. « *Ma vie d'enfant était très bien. J'étais gâtée. Comme j'étais neuvième dans la fratrie, je ne faisais rien à la ferme quand j'étais petite. Je jouais avec mes cousins et mes cousines...* » Les aînés sont assez nombreux pour s'occuper des tâches domestiques. La seule contrainte qu'elle subit est la fermeté paternelle : « *Mon père ne voulait pas que les filles aillent à l'école, on pouvait sortir dans le village mais pas ailleurs.* » Aïcha garde de cette période une aversion pour la montagne, la nature, les animaux... « *Quand je retourne au Maroc, je ne vais jamais voir mon frère qui a repris la ferme, je préfère la ville !* »

Mariée à seize ans

La famille Hamdoun quitte le village quand Aïcha est âgée de huit ans. L'exode rural est pour beaucoup la promesse d'un avenir matériel meilleur. Ses grands frères, qui ont fréquenté l'école, ont réussi à convaincre le père de s'installer à Tétouan. Ce dernier a aussi des soucis de santé, se rapprocher de la ville lui permet de se soigner plus facilement.

Seul le frère aîné est resté au village pour gérer la ferme, il y vit toujours. « *Il est âgé de quatre-vingts ans, il a dix enfants.* »

À Tétouan, la famille s'installe dans une grande maison, avec un petit jardin.

Les frères se lancent dans le commerce d'habillement. Aïcha, elle, n'a que la maison comme horizon. Le père n'a pas changé de point de vue pour la scolarité des filles.

« *L'année suivante, mon père m'a inscrite dans un centre social, pour que j'apprenne la couture, la broderie, la cuisine... J'y allais tous les jours, matin et après-midi.* »

« *Ça a duré deux ans. Mais comme je grandissais, vers mes dix ans, mon père ne voulait plus du tout que je sorte.* »

Là, son horizon rétrécit encore. Entre dix et seize ans, elle vit cloîtrée. « *C'était difficile. Je ne voyais plus que les cousines, et mes frères.* »

L'année de ses seize ans, sa vie bascule.

« *J'ai été mariée à un homme que je ne connaissais pas. Il habitait à 150 km de chez nous. Il avait vingt-cinq ans. Il s'appelait Abdallah.* »

Le frère d'Abdallah était venu à un mariage dans la famille d'Aïcha, une année auparavant, il l'avait repérée parmi les jeunes filles et l'avait trouvée jolie...

« Il a fait part de son projet de mariage pour son frère à mon père, mais je n'en ai rien su. Un matin, ma mère m'a dit : lève-toi, on va avoir des invités. On a fait le ménage, la cuisine, on a tout préparé. Les invités sont arrivés mais je ne les ai pas vus. C'est ma cousine qui m'a dit le jour-même dans la cuisine : alors, tu es contente, tu vas te marier ? Quand elle m'a dit ça, je voyais tout noir, j'ai pleuré, pleuré, pleuré, mais je n'arrivais pas à le dire à mes parents, on avait trop de respect pour eux. Ce jour-là, c'était un jour noir. Dans ma tête, je pensais qu'ils étaient simplement venus pour parler du mariage, mais eux, ils préparaient déjà les papiers. J'avais encore l'espoir de discuter. »

« Si tu dis ça à ton père, il te tue »

L'espoir est de courte durée. À la fin du repas, le père appelle Aïcha dans la pièce centrale de la maison qui fait office de salon. *« Il était avec un homme. Je tremblais de peur. Le monsieur, qui était le juge, m'a appelée : Aïcha Hamdoun, tu es mariée avec Abdallah, à partir d'aujourd'hui. Il a apporté une dot pour toi, est-ce que tu es d'accord ?*

J'étais incapable de répondre, je n'arrivais plus à respirer... Mon père a répondu à ma place: oui, oui, elle est d'accord... Après, je ne voyais plus rien, tout était noir. J'en suis encore malade, c'était dur, je n'oublierai jamais ce jour-là. »

Le mariage est programmé un an plus tard. Alors qu'Aïcha était plutôt ronde, bien en chair, elle perd l'appétit et commence à maigrir. Sa seule issue pour manifester son opposition, dans une société où les filles obéissent toujours aux pères, quelle que soit la décision qu'ils prennent. *« J'ai fondu... Ma famille s'est inquiétée. Un jour, j'ai eu le courage de dire à ma mère : je ne me marie plus. Elle m'a répondu : si tu dis ça à ton père, il te tue ! »*

Jusqu'au jour du mariage, Aïcha est dans la révolte. *« Je me demandais dans ma tête comment il était... Vieux ? Gros ? Finalement, il était très mince, il était beau, il était très gentil... Mais je n'ai jamais pu l'aimer. Pourtant, il a été patient, il ne me réveillait pas le matin pour que je lui prépare le café, il m'aimait. Mais j'ai toujours subi ce mariage que je n'avais pas choisi. »*

De leur union naît une fille en octobre 1972 à Ouezanne, au sud-ouest de Tétouan.

Au début des années soixante-dix, Abdallah veut tenter sa chance en France, il a des connaissances à Mulhouse. Le couple fait un premier voyage en 1973 avec un simple visa touristique. *« C'était au mois de janvier, il faisait très froid. C'était la première fois que je voyais de la neige... »* Ils restent en Alsace une vingtaine de jours. Les amis d'Abdallah lui trouvent du travail, il décide de s'installer. *« Moi pas, ça ne me plaisait pas ».*

Aïcha rentre au Maroc avec sa petite fille et se réfugie dans sa famille. Son mari, fâché et meurtri, ne prend pas de ses nouvelles pendant une année entière.

« Il me disait : tu es tout pour moi, tu es ma famille »

« On se demandait si mon mari était encore vivant... Je n'avais pas les moyens de le joindre, j'étais partie sur un coup de tête, sans téléphone, sans adresse. » Si Aïcha a mal vécu ce mariage imposé, elle parle d'Abdallah avec une certaine tendresse : « Je ne comprenais pas pourquoi il ne donnait pas de signe de vie, alors qu'il était très attaché à moi. Il me disait : tu es tout pour moi, tu es ma famille. Il ne m'appelait jamais par mon prénom, il m'appelait ma sœur.... Il n'élevait jamais la voix. »

Un jour, ce mari absent mais aimant revient. Il débarque chez elle sans prévenir, après des mois de silence.

« Il est arrivé comme ça. Ma mère était au marché. Il me dit : On y va ! Mais où ? On retourne en France, j'ai tout préparé, j'ai travaillé, j'ai un logement, j'ai acheté les meubles, j'ai préparé la chambre pour la petite... »

Une nouvelle fois, Aïcha refuse, mais finit par obéir à son père. « Il m'a dit : c'est ton mari, tu dois le suivre. Je n'ai pas eu le choix. Mon père, quand il dit quelque chose, il faut qu'on l'écoute. Je suis retournée en France le lendemain, c'était en août 1974 ».

Le couple a habité au début dans un appartement de quatre pièces dans la Cité historique¹.

1 – Cité historique : la Cité historique de Mulhouse est un quartier de petites maisons construites par la Somco (Société Mulhousienne des Cités Ouvrières) dans la seconde moitié du XIX^e siècle pour loger la très nombreuse main d'œuvre employée dans les usines textiles de la ville. C'est aussi le quartier qui abrite le centre socioculturel Papin, le plus ancien centre social de France (voir en annexe).

Mais le temps qui passe ne change rien aux sentiments, Aïcha et Abdallah finissent par se séparer en 1981.

« Elle m'a dit : salam aleikoum ! »

Pendant ces premières années éprouvantes en France, Aïcha est sortie de l'isolement grâce à la fréquentation de l'école du quartier. « J'emmenais ma fille à la maternelle, j'ai commencé à rencontrer des gens. Je me suis fait des copines. »

On lui propose de suivre des cours de français mais Aïcha, qui n'avait jamais été scolarisée, qui ne savait ni lire ni écrire, n'est pas prête. « Je ne parlais même pas un mot de français ! J'étais gênée, je n'avais pas le moral, pas le courage. » Aïcha a besoin d'être mise en confiance pour franchir le pas.

« J'avais une amie française, Sylvie, qui travaillait dans les ménages et qui avait beaucoup d'amies arabes. C'est elle qui a commencé à venir chez moi, qui m'a trouvé du travail... »

Cette amie, elle l'a croisée dans une agence spécialisée dans le recrutement de femmes de ménage.

« J'avais entendu parler de cette agence, j'y suis allée, juste pour voir... Je ne parlais pas le français, je ne savais pas lire ! J'étais là, dans le hall, un peu perdue, regardant autour de moi... Elle est sortie d'un bureau, elle est venue vers moi et m'a dit : salam aleikoum ! J'ai dit : vous parlez arabe ? Elle m'a dit non, juste quelques mots, salam, labès... Elle m'a dit, tu cherches du travail, en mimant les gestes. J'ai compris, j'ai dit oui ! Elle m'a dit, viens, je t'embauche tout de suite... Après,

elle m'a emmené chez elle, elle me parlait doucement, elle avait l'habitude, elle m'a dit : demain, tu viens travailler avec moi. »

C'était au printemps 1978. Aïcha débute comme femme de ménage dans les bureaux de la Sécurité sociale.

« Sylvie m'a tout appris, elle m'aidait pour les papiers, elle m'apprenait le français... J'allais souvent chez elle, elle venait chez moi ».

Le chemin de l'indépendance

Le divorce est prononcé en 1982. C'est à cette période qu'Aïcha commence à fréquenter assidûment le centre Papin. *« Je venais voir ce qui se passait, il y avait déjà la cuisine, je regardais... »*

Quand l'occasion se présente, Aïcha fait des petits boulots, des remplacements. En 1985, le centre Papin l'embauche à mi-temps comme femme de ménage. Elle complète sa semaine par un contrat à temps partiel à la Ville de Mulhouse comme employée au nettoyage dans les écoles.

À Papin, elle prépare son permis de conduire qu'elle décroche en 1984. Elle achète une voiture mais renonce aux cours de français. *« Je n'ai jamais pu, je travaillais trop, j'ai appris comme ça, en parlant avec les gens. J'arrive à écrire les choses les plus indispensables, mon nom, mon prénom, les chiffres, numéros de téléphone... »* Pour les papiers administratifs, elle trouve de l'aide autour d'elle. Sa fille est mariée, elle a deux enfants, elle travaille également à la Ville de Mulhouse, dans l'accueil péri-scolaire.

« Jusqu'à ma retraite en 2013, j'ai continué à travailler à Papin et à la Ville. J'ai toujours fréquenté le groupe des Femmes-relais. Ça me sort de la maison, j'ai des contacts avec d'autres, j'ai pu partir en vacances... On a été en Turquie, au Maroc avec l'Association franco-amazigh... Je suis aussi dans l'association de Khadija², on fait beaucoup de choses ensemble. »

En 1991, Aïcha a refait sa vie avec un homme qu'elle a choisi. *« Il s'appelle Hassan, on a deux garçons âgés de vingt-quatre ans et dix-huit ans. J'ai fait sa connaissance par l'intermédiaire d'une voisine. Il est d'origine algérienne, il était chef d'une société dans le bâtiment, une entreprise de peinture qu'il a créée. Aujourd'hui, il est retraité, toujours actif, responsable d'un club de football... Il a soixante-quinze ans. »*

Leur fils aîné, handicapé, est accueilli dans un établissement des Papillons blancs. Le plus jeune vient de commencer des études supérieures à Strasbourg.

« J'ai tout appris ici »

« Je suis arrivée très jeune en France, j'avais vingt-deux ans. J'ai tout appris ici. La France me donne tout, j'ai pu travailler, éduquer mes enfants, je n'ai jamais été au chômage, j'ai trouvé la sécurité matérielle, j'étais chez moi, personne ne me commande, j'ai toujours continué à travailler, même après mon deuxième mariage. J'aime tout ici, je connais tout ici, j'ai tout

2 – Khadija Ourouh, autre membre du groupe des Femmes-relais, a fondé l'Association franco-amazigh, qui organise des soirées conviviales et récolte des fonds pour venir en aide à des villages berbères isolés.

Aïcha

appris ici... » Ça fait plus de trente ans qu'Aïcha fréquente le centre Papin, c'est dans ses murs qu'elle a aussi beaucoup appris, au contact des autres. « J'ai appris à parler, à connaître des gens... Pour moi, c'est comme ma maison, c'est ma deuxième famille. Je suis toujours là quand il se passe quelque chose ».





Angelina

Angelina De Vasconcelos,
née le 5 janvier 1976 à Mulhouse.

*« Pendant mon congé parental, j'étais toujours chez moi
avec le bébé, un jour, j'en ai eu marre... Les Femmes-relais
m'ont permis d'avoir des contacts avec des adultes.*

Je me sens utile. »



Historique du centre Papin

Le centre socioculturel Papin est historiquement l'un des plus vieux de France, puisque cet équipement au service des habitants a été construit dans la seconde moitié du XIX^e siècle, en même temps que le quartier de la Cité ouvrière financé par la Somco (Société Mulhousienne des Cités ouvrières). La Cité historique a été réalisée entre 1853 et 1897. L'originalité du modèle mulhousien de Cité-jardin voulu par les industriels protestants du textile pour y loger les ouvriers des filatures réside dans son montage financier : c'est la première fois en Europe que des investisseurs construisent des logements ouvriers en accession à la propriété, grâce à un système de location-vente. Les familles pouvaient, au terme d'une durée de treize à quinze ans de paiement de loyer, devenir propriétaires de leur maison. Au terme des étapes successives de sa construction, à la veille du nouveau siècle, la Cité ouvrière de Mulhouse compte 1243 maisons qui ont toutes été vendues à leurs habitants. Autre particularité de ce modèle mulhousien, ce nouveau quartier sorti de terre est aussi doté d'équipements comme les lavoirs, écoles, bains, jardin d'enfants... L'ancêtre du CSC Papin est un « service de bienfaisance » installé dans une maison de la Cité (1853-1856), comptant un médecin qui assure des consultations gratuites, une diaconesse (chargée de l'aide sociale), un jardin d'enfants, un restaurant et une coopérative d'achat.

En 1919, premier statut officiel de la maison sous le vocable « Patronage des anciennes cités ». On y trouve un jardin d'enfants, un foyer féminin, une association de personnes âgées et de l'aide pour les sans-abri. En 1952, la maison devient « Centre social Papin » et héberge des associations de jeunes. En 1971, création du « Centre socioculturel Papin », un équipement pour les habitants. En 1973, le centre s'agrandit pour créer une halte-garderie et une menuiserie. En 2002, refondation du projet associatif en concertation avec les partenaires, usagers, habitants et associations du quartier. En 2008, le CSC Papin inaugure sa nouvelle maison de la petite enfance, l'Accueillette. En 2011, le CSC Papin quitte son adresse historique rue Papin et s'installe dans un nouveau bâtiment construit sur l'emplacement d'une friche industrielle rue du Gaz. Le centre est implanté dans un quartier populaire qui abrite des origines culturelles multiples et de très nombreuses nationalités, beaucoup de nouveaux arrivants. Autres caractéristiques du quartier : une présence plus importante de jeunes et un fort taux de chômage. Dans son projet social, le centre s'est choisi comme mots-clés : « Fraternité, Solidarité, Citoyenneté ».

Sources : « Historique de la Cité ouvrière »,
André Studer, CRDP d'Alsace/BNPA ; Archives du CSC Papin.

COLLECTION AILLEURS

DÉJÀ PARUS

La Courneuve, mémoires vives

Préface de Cloé Korman & Solène Nicolas

Raqa. L'histoire n'est encore qu'un regard d'enfant

de Christophe Fourvel

Îles grecques, mon amour

de Philippe Lutz avec des photographies de Bernard Plossu

Un même moment d'existence

de Geneviève Pernin avec des photographies de Lin Delpierre

L'Amour de la marche

de Philippe Lutz avec des photographies de Bernard Plossu

Le Lieu du monde

de Nathalie Sonntag

Comme neige au soleil

de Pascal Bastien

Berlin 2005

de Jean-Christophe Bailly et Bernard Plossu

Je peux écrire mon histoire

de Abdulmalik Faizi, Frédérique Meichler et Bearboz

De la futilité et autres nuits rapportées

2001-2005, entretiens

de Michel Collet et Matthieu Messagier

En chemin vers Saint-Guilhem

de Philippe Lutz

Du thé et des sourires

de Francis Kauffmann, préface de Bernard Plossu

Monument

de Bernard Heizmann

Constellations photographiques

de Anne Immelé

La photo du jour

de Philippe Lutz, préface de Éric Franceschi

1, 2, 3 Istanbul !

de Bekir Aysan, préface de Roger Hilgers

Aujourd'hui, c'est déjà demain ?

de Pascal Bastien

COLLECTION SUBLIME

À PARAÎTRE

Hôtel Bar Restaurant Le Vauban

de Christophe Miossec avec des photographies de Léa Crespi

Magnificence (amours Blondie)

de Emmanuel Abela – Illustrations : Jennifer Yerkes

DÉJÀ PARUS

About Rock, Sex and Cities

de Denis Scheubel et Henri Walliser

Far out ! Les années hip : Haight-Ashbury,

Big Sur, India, Goa

de Bernard Plossu

Songs to learn and sing

de Vincent Vanoli, textes de Calou, Philippe Dumez, Everett True et Fabrice Voné

De Buffalo Bill à Automo Bill

de Bernard Plossu & David Le Breton

Small Eternity

de Ayline Olukman avec un texte de Emmanuel Abela

La faute aux dinosaures

de Anthony Ghilas

Funky Boy

de Yves Tenret

Fourt

de Yves Tenret

Le saut de l'ange (hommage à Daniel Darc)

Ouvrage collectif sous la direction d'Emmanuel Abela et Bruno Chibane

Traqueuse de fantômes

de Laure Vasconi, préface de Serge Kaganski

Faire dépression

de Yves Tenret

America

de Ayline Olukman

Méditations westernosophiques

de Marc Rosmini

Before Instagram

de Philip Anstett, préface de Daniel Carrot

AILLEURS

18

Textes : Frédérique Meichler

Photographies : Darek Szuster

Conception et réalisation : STAR★LIGHT

Relecture : Bernard Beck, Marc Schweyer

Merci à Semiha Sipahi qui m'a ouvert de nombreuses portes
et à Joël Texier, directeur du Centre social et culturel Papin.

Merci à Philippe Schweyer qui a permis de faire
de cet hommage aux Femmes-relais un vrai livre.

Merci aux quinze femmes du groupe qui m'ont raconté
leur histoire et accordé leur confiance.

Achevé d'imprimer en novembre 2015 sur les presses
de l'imprimerie Printachats pour le compte de médiapop éditions

Diffusion-Distribution : R-Diffusion

www.r-diffusion.org

ISBN : 978-2-918932-46-8

ISSN : 2259-5783

Dépôt légal : novembre 2015

Avec le soutien du Ministère de la Politique de la Ville,
du Ministère de la Culture et de la Communication -
Direction régionale des affaires culturelles d'Alsace,
de la Région Alsace, de la Ville de Mulhouse
et du Centre social et culturel Papin



© médiapop éditions, 2015 / www.mediapop-editions.fr

MÉDIAPOP ÉDITIONS